

FRANCOPHONIE DES CARAÏBES

MARCO MODENESI

Serge MAM LAM FOUCK, *Justin Catayée et la question de l'égalité républicaine*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge, 2010, 105 pp.

Élaboré dans le cadre du programme “Homme, nature et leur patrimonialisation” du Centre d’archivage et de documentation ethnographique de la Guyane, ce texte est centré sur la figure de Justin CATAYÉE (1916-1962), homme politique de la Guyane et fondateur du Parti socialiste guyanais (PSG). Plus en particulier, comme l’explique Serge MAM LAM FOUCK dans son “Introduction” (pp. 11-18), ce petit volume s’occupe du parcours, de l’expérience et de l’action politique de CATAYÉE, qui s’est engagé dans la lutte en vue d’assurer à son pays “un niveau de développement comparable à celui de la ‘Métropole’” (p. 11).

Dans le premier des trois chapitres qui composent cet ouvrage, “La question du développement de la Guyane: fondements et enjeux de l’action politique” (pp. 19-27), l’auteur esquisse un panorama de la situation politique précédente et successive l’assimilation de la Guyane à la France: une assimilation fortement voulue par la population autochtone et par les hommes politiques de l’époque dans l’espoir non seulement d’obtenir la liberté et l’égalité pour tous les citoyens, mais aussi de favoriser, en suivant le modèle et la structure de la départementalisation française, le développement économique et social du pays. Un espoir qui sera rapidement déçu, en donnant naissance à une série de contestations politiques, soutenues en particulier par CATAYÉE.

Le deuxième chapitre, “Justin Catayée et la question de la gouvernance de la Guyane” (pp. 29-51), se centre précisément sur l’action politique entreprise par CATAYÉE. Après avoir tracé un bref portrait biographique de ce personnage charismatique, l’auteur parle de l’engagement de CATAYÉE et de sa pensée politique, qui aboutiront à la création en 1956 du PSG. Un parti qui dès le début se fait porte-parole et défenseur aussi bien de la classe ouvrière et prolétaire que des parias de la société, comme MAM LAM FOUCK le souligne en proposant quelques extraits du journal

Debout Guyane, dans lesquels le PSG dévoile son idéologie, ses stratégies politiques, concernant surtout le développement des activités économiques du pays.

Dans son dernier chapitre, “Le statut spécial de Justin Catayée” (pp. 53-73), l’attention de l’auteur se focalise sur le discours politique de CATAYÉE, qui se radicalisera vers les années 1958, suite aux mesures insuffisantes proposées par le Gouvernement français concernant le développement de la Guyane. Au lieu du régime de l’assimilation, CATAYÉE avance dans un programme spécial des idées visant à remettre aux hommes du pays le contrôle politique et la gestion des affaires; en bref, des idées autonomistes, qui feront l’objet de plusieurs débats à l’intérieur du milieu politique local, sans toutefois parvenir à entraîner la majorité de la population guyanaise à la lutte.

C’est dans sa “Conclusion” (pp. 75-82) que Serge MAM LAM FOUCK, tout en synthétisant les éléments les plus saillants de la pensée politique de CATAYÉE, met en évidence sa portée tout à fait innovatrice et symbolique d’une égalité républicaine aujourd’hui encore lointaine. Les deux sections “Annexes” (pp. 83-98), recueillant des extraits de journal, et “Sources” (pp. 99-104), ferment le volume.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Jean-Pierre BACOT, Jacqueline ZONZON (dir.), *Guyane: Histoire & Mémoire. La Guyane au temps de l’esclavage, discours, pratiques et représentations*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge, 2011, 580 pp.

Le volume recueille les interventions des participants au colloque qui a eu lieu à Cayenne (Guyane française) du 16 ou 18 novembre 2010; ce colloque se situe dans un projet de large envergure visant à l’approfondissement de l’histoire de la Guyane, censé offrir aux enseignants et à tout le peuple guyanais une majeure conscience de ses propres origines et de ses propres transformations, comme le souligne Sarah EBION dans son “Mot de bienvenue” (pp. 15-17). Il s’agit du deuxième colloque promu par l’Association des professeurs d’histoire et de géographie de la Guyane et la Société des amis des archives de l’histoire de la Guyane (le premier colloque a eu lieu en 2005: *La Guyane des civilisations amérindiennes à la société domienne*). Florence ROBINE dans l’“Allocution” (pp. 19-20) souligne l’importance du travail des chercheurs s’appuyant sur des sources écrites “dans un territoire où l’oralité est si centrale” (p. 20). Michel COLARDELLE remarque, de son côté, le rôle de l’histoire “dans la constitution d’une sociabilité ouverte, pacifiée, solidaire” (p. 23) et rappelle notamment les bienfaits de la recherche historique qui seule peut mettre en lumière le caractère métis de la société mondiale d’aujourd’hui (“Contre l’amné-

sie: 'La Guyane au temps de l'esclavage"', pp. 21-27).

L'ouvrage est divisé en plusieurs sections que je signalerai en rendant compte des différents articles. La première, "Discours sur la Guyane française au temps de l'esclavage" (pp. 29-65), s'ouvre avec l'article d'Anne-Marie BRULEAUX "Un Parisien en Guyane au XVII^e siècle: enquête sur le journal de Jean Goupy" (pp. 31-52); BRULEAUX cherche d'une part à mieux comprendre l'identité du personnage mystérieux qu'est Jean GOUPY et d'autre part propose la reconstruction historique de l'habitation où il a vécu, sur la base du manuscrit qu'il a laissé. Philippe GUYOT dans "La déportation de 'l'état-major' de Toussaint Louverture en Guyane (août-novembre 1802)" (pp. 53-64), étudie un événement très peu connu de l'histoire de la Guyane, à savoir la déportation de seize membres de l'état-major de Toussaint LOUVERTURE; il conclut son intervention en dressant l'hypothèse de la déportation ultérieure du groupe en France.

La deuxième section, "L'occupation de l'espace Guyanais" (pp. 65-154), commence par une étude sur le début de la colonisation en Guyane à œuvre des Néerlandais; Martijn VAN DEN BEL et Eric GASSIES dans "Le passage de David Pietersz de Vries sur la côte des Guyanes en 1634" (pp. 67-104) reproduisent en traduction plusieurs pages de l'œuvre de PIETERSZ DE VRIES qui constitue un des premiers témoignages de l'observation occidentale du territoire guyanais. Tristan BELLARDIE dans "Maroni, l'Eldorado abandonné (1596-1789)" (pp. 105-131) rend compte des expéditions principales des Européens à la découverte de ce fleuve peu connu. Dans "Diagnostic et fouilles d'archéologie préventive réalisées dans le port de Cayenne" (pp. 133-153), Fabrice CASSAGRANDE reconstruit l'image du port de Cayenne des origines à nos jours se basant sur les matériaux retrouvés lors des fouilles en 2009 et en 2010.

La troisième section, "Traite et esclavage" (pp. 155-162), est constituée de l'article "Amérindiens de Guyane au XVIII^e siècle, de l'exil à l'esclavage" (pp. 157-162) de Régis VERWIMP et Egle BARONE-VISIGALLI; c'est un échantillon de micro-histoire relatant les rapports conflictuels entre les cultures européennes et amérindiennes.

La quatrième section, "Mémoire collective et représentations de l'esclavage" (pp. 163-220), s'ouvre avec une étude approfondie concernant la "géométrie historique et politique précolombienne" (p. 167) qui mène António DE ALMEIDA MENDES à "définir une première modernité intra-atlantique d'avant la modernité transatlantique" (p. 167) dans son intervention "Premières expériences atlantiques à l'heure ibérique, marocaine et guinéenne (XV^e-XVII^e siècles)" (pp. 165-185). Suit l'article de Marie POLDERMAN "La traite atlantique vers la Guyane (1664-1829)" (pp. 187-219) qui étudie de près l'expédition négrière de 1696, partie de l'Île Saint-Jacques dans l'estuaire de la Gambie.

La cinquième section, "Status et police des esclaves" (pp. 221-254), commence par un article à caractère plus spécifiquement juridique, "Les tentatives de réglementation du pouvoir domestique sur les esclaves dans les colonies françaises" (pp. 223-241), où

Frédéric CHARLIN met en lumière “l’origine et la nature du pouvoir domestique auquel sont soumis les esclaves, ainsi que [...] les raisons et les moyens permettant à l’État de le contenir, voire le réduire” (p. 225). Margaret TANGER, dans “Contribution de la Cour de cassation à l’émancipation des esclaves des colonies françaises d’Amérique entre 1828 et 1848” (pp. 243-254), montre qu’une trentaine d’arrêtés (sur vingt ans) “ont considérablement renforcé le combat des abolitionnistes, leur donnant les références qui leur manquaient encore pour mettre fin à l’esclavage dans les colonies françaises d’Amérique” (p. 254).

La sixième section, “Pratiques économiques au temps du système esclavagiste” (pp. 255-378), s’ouvre avec “La question de l’esclavage dans les nouveaux projets pour la Guyane française de la période ‘Laussat’” (pp. 257-280) où Jean-Yves PUYO relate les “projets de relance démographique de la colonie” (p. 277) de la part de LAUSSAT qui a combattu “de manière pugnace la traite clandestine” (p. 278). Yannick LE ROUX souligne la pauvreté des infrastructures de communication en Guyane qui ont retardé le développement de la colonie (“Les chemins en Guyane française sous l’Ancien Régime (1664-1794)”, pp. 281-304). Nathalie CAZELLES, après un bref aperçu sur l’activité sucrière en Guyane, vient à la présentation et à l’analyse du cas spécifique de Loyola, habitation fondée en 1668 par les pères jésuites (“Les activités industrielles de l’habitation Loyola (1668-1768)”, pp. 305-322). Eugène EPAILLY décrit la seconde habitation sucrière du quartier de l’île de Cayenne dans “Santé et médecine sur l’habitation Beau-regard (1832-1843)” (pp. 323-336); il évoque le fonctionnement de la forge et de l’hôpital, nomme les figures de l’infirmière et du médecin, rappelle les principales maladies des esclaves. Dans “Les réseaux commerciaux de la Guyane de l’Ancien Régime: Apport de l’archéologie à l’étude de l’économie d’une colonie marginale” (pp. 337-358), Catherine LOSIER montre l’importance de l’archéologie dans la reconstruction de la vie des habitants de la Guyane et leur approvisionnement de produits, sans pour cela négliger les documents d’archives et les travaux des historiens. “La Guyane fut-elle un jour prospère? Idéologie et propagande coloniale au XIX^e siècle” (pp. 359-378) est le titre de l’étude de Dennis LAMAISSON qui s’attache à montrer que le faux mythe de prospérité de la Guyane aux années 1830 a perduré jusqu’à nos jours.

La septième section, “Posture de rebelles”, est constituée d’un seul article que je me limite à signaler, ne traitant pas de l’aire francophone: “Les actions affirmatives et la politique pour les habitants des communautés des descendants des esclaves de l’Amazonie brésilienne” de Marcilene SILVA DA COSTA (pp. 381-392).

La huitième section, “Religion et esclavage” (pp. 393-486), s’ouvre avec l’étude de Caroline OUDIN-BASTIDE qui se penche sur la prétendue descendance des Noirs de Cham, le fils de Noé, ce qui est à la base de la légitimation idéologique-religieuse de la traite esclavagiste, dans “Pouvoir dominical et christianisation (Guadeloupe, Martinique, XVII^e-XIX^e siècles)” (pp. 395-418); dans son article OUDIN-BASTIDE cherche à comprendre la fonction de la re-

ligion dans le discours colonialiste d'État et dans le discours colonial émanant des planteurs eux-mêmes (cf. p. 417). Anne-Marie JAVOUHEY, fondatrice de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny et du village Mana à la Guyane, est au centre de l'étude de Pascale CORNUEL "Mère Javouhey et l'esclavage" (pp. 419-434). Gérard COLLOMB dans "Missionnaires ou chamans? Malentendus et traduction culturelle dans les missions jésuites en Guyane" (pp. 435-455) montre la mise en place d'un "processus de traduction culturelle entre deux univers symboliques et entre deux altérités" (p. 453). Jean MOOMOU est l'auteur de "Pratique 'obiétique', pratique sorcellaire: la dialectique de la lutte entre le bien et le mal chez les Boni de la Guyane française (début du XX^e siècle aux années 1970...)" (pp. 457-488); MOOMOU analyse non seulement les pratiques magiques en usage chez les Boni, mais aussi les enjeux politiques qui y sont impliqués. Philippe GUYOT présente et transcrit différents contes créoles sur l'esclavage; il met notamment en relief "le portrait pourtant historique de Félix Vidal de Ligendes, planteur respectueux, homme de justice et surtout réformiste et abolitionniste de l'esclavage" (p. 509) dans "L'esclavage et le conte créole guyanais" (pp. 489-511). Lydie Ho Fong CHOY-CHOUCOUTOU, dans "Les paradoxes de la mémoire" (pp. 513-531), remarque que les Guyanais continuent à ignorer les événements fondamentaux de leur histoire, bien qu'ils participent à la commémoration de l'abolition de l'esclavage: leur "savoir historique [s'avère en effet] tantôt approximatif tantôt fantasmé" (p. 524). François HUBERT, dans "Montrer l'esclavage au musée, enjeux et débats" (pp. 533-551), présente les nouvelles salles permanentes du Musée d'Aquitaine de Bordeaux consacrées à l'esclavage; la ville semble ainsi vouloir montrer qu'elle ne cache plus "son passé négrier" comme on le lui a souvent reproché (cf. p. 533). Ferment le volume deux interventions qui ne portent pas sur le territoire guyanais francophone et que je me limiterai donc simplement à signaler: "Entre forclusion et refoulement identitaire: Représentation fictionnelle de l'esclavage en Amazonie brésilienne" (pp. 553-566) d'Erika THOMAS et "La Ligue universelle de défense de la race noire contre le traître Blaise Diagne: usages politiques du fait esclavagiste et construction d'un 'nous' noir en France (1924)" (pp. 567-580) d'Elsa GENESTE.

Ce très beau volume qui s'enrichit de nombreuses images de haute qualité aidant à mieux comprendre les noyaux conceptuels de diverses contributions, manque pourtant d'une conclusion (ou d'une introduction) à même de fournir au lecteur un regard d'ensemble sur la mosaïque se dégageant des études, abordant et approfondissant une pluralité d'aspects tour à tour différents et variés.

Francesca PARABOSCHI

Isaac BAZIÉ, Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Violences postcoloniales. Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Berlin, LIT (“Littératures et cultures francophones hors d’Europe”), 2011, 326 pp.

Au sein du volume *Violences postcoloniales*, dont je propose le compte rendu dans la section “Afrique subsaharienne”, se trouvent deux articles consacrés au cinéaste haïtien Raoul PECK, dont l’œuvre, selon Ute FENDLER (auteur de “La ‘grammaire’ de la violence: *L’Homme sur les Quais* de Raoul Peck”, pp. 227-240), propose une “réflexion sur les mécanismes de la violence, des massacres, de la dictature afin de trouver une explication, une sorte d’avertissement” (p. 228). FENDLER s’occupe en particulier du film *L’Homme sur les Quais*, qui brise les “omissions et [l]es trous de mémoire” (p. 230) autour de la dictature de DUVALIER, et en “montre les effets [...] en rendant visibles les structures sous-jacentes” (p. 232). Les deux films consacrés par le metteur en scène haïtien à la figure de Patrice LUMUMBA retiennent l’attention d’Alexie TCHEUYAP dans “Violence et discours: Patrice Lumumba selon Raoul Peck” (pp. 241-257). Le critique met en évidence non seulement le traitement de la violence dans les deux films, mais aussi à quel point le film de fiction, *Lumumba*, “devien[t] une stratégie compensatoire pour la production des signes et du sens” (p. 245): ainsi, “si le documentaire [*Lumumba. La mort du prophète*] pose des questions, [...] on a le sentiment que la ‘fiction’ les résout [...], elle permet de vérifier ou d’illustrer le documentaire, de rétablir la ‘vérité’ historique” (p. 246).

Maria Benedetta COLLINI

Moïse UDINO, *Corps noirs, têtes républicaines. Le paradoxe antillais*, Paris, Présence Africaine, 2011, 175 pp.

Après une brève “Préface” (pp. 15-22), dans laquelle Jean-Claude CADENET résume les points fondamentaux que Moïse UDINO aborde dans son essai, l’auteur prend à son tour la parole, dans “À la recherche d’une identité perdue” (pp. 25-33), et dévoile les éléments autobiographiques, tels que son histoire familiale et son expérience professionnelle, qui l’ont poussé à étudier les problématiques identitaires vécues par les Antillais dans la région parisienne.

Divisé en trois parties, le texte est une tentative de l’auteur de comprendre tout d’abord l’identité nationale des Antillais qui se sont établis à Paris, mais aussi le degré de leur intégration sociale et la vision, en tant que Noirs, qu’ils ont d’eux-mêmes à l’intérieur d’une société en majorité blanche.

Dans une première section, “Un objet de recherche atypique – Un parcours initiatique” (pp. 35-65), UDINO explique la décision d’étudier, en partant de son expérience personnelle, le positionnement social des Antillais qui choisissent d’émigrer en France. En adoptant en même temps le point de vue du sujet et du chercheur, il parle de la difficulté, du malaise que les Antillais éprouvent à s’intégrer à la population autochtone et à s’identifier comme Français. Un malaise, selon lui, imputable à une composante spécifique, à savoir le sentiment d’infériorité lié à la couleur de la peau. La peau noire, dans la culture antillaise, symbolise encore aujourd’hui des réalités négatives, telles que la douleur, la misère, l’esclavage, qui minent la perception et la considération de soi: du Noir / Antillais parmi les Blancs / Français.

La deuxième partie du livre, “Le sentiment d’infériorité ou la reconnaissance négative” (pp. 69-122), se focalise plus en particulier sur la problématique de la perception erronée et dévalorisante que le Noir a de soi-même. À ce sujet, UDINO prend en considération les trois conditions qui ont déclenché cette reconnaissance négative, à savoir la dépréciation de soi à travers le regard de l’Autre, le contexte culturel de violence, de déracinement et de soumission dans lequel les Antillais ont grandi et aussi l’absence aux Antilles d’une communauté réelle ou idéale de référence. Toujours dans cette section, l’auteur essaie d’approfondir et d’éclairer quelques concepts mis en évidence, comme la représentation sociale, la recherche-action, les stéréotypes et l’idéal-type, concernant la construction de l’identité des Antillais en France.

Enfin, dans la dernière partie, comme le souligne le titre “Les Antillais en Île-de-France” (pp. 125-157), UDINO examine plus en profondeur la question de l’émigration, en évaluant la situation démographique et socio-économique des Antillais en région parisienne, et en même temps leur parcours d’intégration, dominé souvent par le sentiment d’isolement et d’écrasante infériorité. Un sentiment qui remonte bien sûr à la condition d’esclave des Antillais dans le passé, mais qui aujourd’hui est dû plutôt à la couleur de leur peau et aussi à leur statut social; en particulier au travail qu’ils exercent et qui peut se transformer en véritable source de fragilisation psychologique.

Certes, comme Moïse UDINO l’affirme dans sa conclusion “Sortir de l’enfermement et exister” (pp. 159-167), cet ouvrage n’a pas la prétention d’être exhaustif, mais certainement il doit être considéré comme une nécessité “de rassembler en un même lieu des morceaux éclatés de l’histoire antillaise et d’éclairer les consciences sans enflammer les mémoires” (p. 159), dans l’espoir de permettre aux Antillais de se reconstruire et de parvenir à une reconnaissance positive d’eux-mêmes, comme élément enrichissant de la société française.

Vidoolah MOOTOOSAMY

La revue est divisée en trois parties principales: “Hommage à Édouard Glissant” (pp. 11-65), “Focus” (67-146), “Césaire revisité” (147-243); nous rendrons compte des deux sections concernant l’aire littéraire francophone des Caraïbes.

La première partie, consacrée à la mémoire d’Édouard GLISSANT, s’ouvre avec un texte de l’auteur lui-même, “Problèmes de la jeunesse aux Antilles” (pp. 13-26), déjà paru en 1963, dans *Présence Africaine* n. 48. Suit le témoignage de Maryse CONDÉ “*Les Indes: souvenirs de ma première lecture*” (pp. 27-30) où l’écrivaine guadeloupéenne rappelle ses réactions face à l’œuvre *Les Indes*. On lit ensuite la lettre que René DEPESTRE, quelques jours après la mort d’Édouard GLISSANT, a envoyée à Christiane DIOP; cette dernière dédie une pensée à l’écrivain disparu (p. 61); Priska DEGRAS, de son côté, propose un florilège d’extraits (sans malheureusement en citer la source) dans “Fragments pour Édouard Glissant” (pp. 53-60). Florian ALIX dans son étude “Je, tu, nous et les autres: le versant subjectif des essais d’Édouard Glissant” (pp. 33-52) analyse les modalités énonciatives auxquelles Glissant a recours dans la rédaction de ses essais; le critique met en lumière “les relations entre la parole singulière et les discours collectifs[;] en reconfigurant la scénographie énonciative de l’essai, [Glissant] recompose la fonction de l’auteur dans son texte” (p. 35).

La section consacrée à Aimé CÉSAIRE s’ouvre avec l’article d’Alexie TCHEUYAP “La palabre française des *Postcolonial Studies* ou la deuxième mort d’Aimé Césaire” (pp. 149-165); le critique commente le mot “postcolonial” et démontre ensuite que “Césaire est un annonciateur et un courant majeur des théories postcoloniales” (p. 163). Hervé TCHUMKAM dans “D’Aimé Césaire aux ‘écrivains de banlieue’. Sur la représentation de la communauté dans le contexte postcolonial” (pp. 167-179) appuie son analyse sur quatre œuvres: *Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé CÉSAIRE, *Traversée de la mangrove* de Maryse CONDÉ, *L’enfant noir* de CAMARA Laye et *L’aventure ambiguë* de Cheick Hamidou KANE. À travers une lecture croisée de ces textes, il met “en évidence les modalités de la représentation d’une communauté postcoloniale dans les espaces propres à chaque fiction” (pp. 167-168). Martin MÉGEVAND, dans “La révolte chez Césaire et Camus: convergences paradoxales” (pp. 181-192), légitime le rapprochement des deux auteurs constituant son corpus en démontrant que “la révolte est le moteur de la création chez Césaire et chez Camus[:] tous deux manifestent une conscience claire et comme anxieuse de son retournement possible” (p. 183). L’étude de Lilian PESTRE DE ALMEIDA “Regards croisés sur la poétique de deux créateurs caribéens: Aimé Césaire et Wifredo Lam” (pp. 193-220) pivote autour de dix poèmes de CÉSAIRE, et de leur rapport avec les tableaux de

LAM. Le critique s'arrête sur la tradition littéraire de l'ekphrasis et propose une lecture de chacune des compositions poétiques de l'écrivain martiniquais, pour esquisser des considérations finales sur l'ensemble poétique dédié à LAM et sur la série *Annonciation* de ce dernier. Dans la dernière contribution, Pierre LAFORGUE ("À l'Afrique d'Aimé Césaire: un poème dans l'histoire (variations génétiques)", pp. 221-236) examine "dans une triple perspective micro-, macro- et sociogénétique" (p. 222) la composition *À l'Afrique* qui entre 1946 et 1970 "a connu des multiples états [...] et a subi un grand nombre de changements" (p. 221); les différentes versions de cette ode se trouvent en annexe (pp. 237-243).

Francesca PARABOSCHI

Pierre DUMONT, Corinne MENCÉ-CASTER, Raphaël CONFIAnt (dir.), "Senghoriana: éloge à l'un des pères de la négritude", *Archipélies*, n. 2, 2011

Ce numéro de la revue *Archipélies* réunit "[les] communications présentées lors du colloque Senghoriana qui s'est tenu à l'Université des Antilles et de la Guyane [...] en novembre 2007" (p. 11). Le volume se partage en deux sections thématiques: "Autour de l'œuvre" (pp. 13-126) et "Autour de l'homme" (pp. 127-170); trouvent ensuite leur place une section consacrée aux "Hors dossier" (pp. 171-216) et des "Notes de lecture" (pp. 217-222). Je vais proposer ci-dessous le compte-rendu de trois études hors dossier qui développent le sujet de l'esclavagisme aux Antilles, notamment à la Martinique, et je renvoie à la section "Francophonie de l'Afrique subsaharienne" pour la présentation des autres articles.

Dans "Registres des sévices et notices de suicides d'esclaves" (pp. 173-182), Éric DIENER, après avoir donné une définition du terme 'sévices' et le cadre complet "de la production normative allant dans le sens de l'adoucissement du régime des esclaves" (p. 174) à la moitié du XIX^e siècle, se concentre sur la structure des registres en soulignant la portée de "leur présence [qui] met en exergue une réalité parallèle à celle des rapports officiels autorisant une lecture autre du quotidien des esclaves" (p. 176). L'auteur s'arrête ensuite sur l'importance des registres comme "outil de décodage de la réalité juridique des colonies" (p. 176) et il conclut son étude par une analyse des relations liant l'État, les maîtres et les esclaves qui résultent de l'interprétation des documents (pouvoir coercitif du gouvernement, figure du 'bon maître', esclaves comme objet de jouissance et propriété privée du maître).

Benjamin NGONG, dans "*Le Sang du volcan* de Marie-Reine de Jaham ou la nostalgie du 'paradis perdu'" (pp. 183-202), s'interroge sur la nature du deuxième volume, paru en 1997, de la

“saga romanesque et historique” (p. 183) de l’écrivaine ‘Békée’ Marie-Reine DE JAHAM. Le critique passe en revue d’abord les éléments textuels et paratextuels, en particulier péritextuels, “qui [confirmeraient] la portée historique du roman” (p. 187), mais il remarque “[le] manque [essentiel du] *topos* de l’esclavage” (p. 191). NGONG poursuit son enquête par la mise en lumière de la centralité, dans l’œuvre, des figures de maîtres auxquelles seules est confié le droit de parole et de regard sur le réel, ce qui signale la volonté de JAHAM d’en faire les héros du roman et de susciter “la sympathie du lecteur face aux colons” (p. 194). Il en résulte que, selon NGONG, JAHAM “rompt avec [la] tradition [qui veut qu’] il existe toujours un héros individuel, de préférence un nègre marron, au centre de l’intrigue du livre” (p. 197) et, “en reprenant l’histoire [officielle] des Antilles de façon linéaire” (p. 199), elle renie la mémoire des esclaves pour céder la place “à une forme de nostalgie du ‘paradis perdu’, [c’est-à-dire le] passé où les Békés étaient tout puissants” (p. 200).

Janeth Olga CASAS, dans “La historia versus las historias en las novelas de Patrick Chamoiseau” (pp. 203-215), réfléchit enfin sur la production narrative de Patrick CHAMOISEAU, véritable instrument de récupération de la mémoire et de reconstruction de l’histoire authentique des Antilles. En effet, CASAS montre avant tout “como en sus narraciones Chamoiseau aborda tres tipos de olvido” (p. 204), c’est-à-dire l’oubli provoqué par l’imposition de la culture des dominateurs, l’oubli qui devient le moyen pour cacher la souffrance due au passé d’esclavage et l’oubli qui “se instala inevitablemente desde el momento mismo de la captura del esclavo y prosigue a medida que éste abandona el continente” (p. 208). Après cette constatation, on souligne le rôle qu’acquiert CHAMOISEAU en racontant l’histoire du point de vue de l’opprimé et en rétablissant la mémoire ou, pour mieux dire, les mémoires perdues. C’est ainsi que, explique CASAS, grâce à la dimension onirique et à la lecture des signes du passé dans le paysage (concept de ‘*memoria-arena*’), CHAMOISEAU parvient à reconstituer le passé et à “lograr un mejor conocimiento de sí mismo” (p. 211), en redécouvrant une mémoire collective qui lui permet de donner sa version de l’histoire à travers la fiction.

Priscilla PANZERI

Gerry L’ÉTANG (dir.), “De la créolisation culturelle”, *Archipelis*, n. 3-4, 2012

“Cette livraison d’*Archipelis* recueille les communications présentées lors d’un colloque du Centre de Recherches Interdisciplinaires en Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines (CRILLASH) sur la créolisation culturelle qui s’est tenu les 14 et 15 février 2011 à l’Université des Antilles et de la Guyane (UAG,

Schœlcher, Martinique) [...]. Des chercheurs issus de plusieurs disciplines traitent donc ici du concept de 'créolisation culturelle', en contribuant à sa déconstruction, à sa théorisation, à l'étude de cas relevant de ce phénomène" affirme Gerry L'ÉTANG dans son éditorial "De la créolisation culturelle" (pp. 13-15).

Différents articles traitent "des origines, significations et usages de la créolisation" (p. 13); Jean BENOIST, dans "La créolisation: locale ou mondiale?" (pp. 19-30), réfléchit sur le concept de "créolisation" en adoptant une perspective historique: de la colonisation européenne au XVI^e et XVII^e siècles, en passant par l'analyse des facteurs qui ont donné naissance à la formulation du concept, jusqu'à sa nouvelle sémantisation, susceptible de faire apprécier certaines dynamiques structurant et caractérisant l'évolution des sociétés dans le futur. Jean-Luc BONNIOL, dans "Les théories 'anglo-saxonnes' de la créolisation culturelle" (pp. 31-44), offre un aperçu des réflexions critiques des chercheurs anglais et américains à partir des années 1950 sur le phénomène de *creolization*. Gerry L'ÉTANG centre son intervention, "À la genèse des sociétés créoles: la variation écologique" (pp. 45-62), sur le rôle du climat et de l'environnement dans la définition de la société créole au fil des siècles. Il étudie de manière spécifique le cas de la Martinique. Jean BERNABÉ ("Créolisation des langues et des cultures: approche épistémologique et analytique d'un mécanisme asymétrique", pp. 63-85) considère la langue et la culture en tant qu'objets épistémologiques s'avérant des "marqueurs et des opérateurs sans lesquels il n'est pas possible de définir le phénomène de créolisation dans sa généralité comme dans ses spécificités" (p. 63). Il parvient à la redéfinition de la créolisation en tant que *processus* et de la créolité en tant qu'*attribut*; la créolité s'avère enfin une notion porteuse d'un projet d'enrichissement culturel en opposition à toute tentation de fermeture ethnocentrique. Christian GHASARIAN ("Réflexions sur la créolisation et sa production à La Réunion", pp. 87-96) réfléchit sur le cas spécifique de La Réunion, en s'arrêtant sur le contexte politique, sur la question identitaire et sur l'importance de l'histoire dans la définition du "pluralisme harmonieux" de la société réunionnaise" (p. 93), "véritable 'petit laboratoire de la diversité'" (p. 87).

D'autres articles présentent des "études de cas" (p. 13); Philippe CHANSAN ("Dieu créolisé", pp. 97-113) étudie la créolisation d'un sujet-objet bien spécifique qui connaît une multitude de déclinaisons au sein des sociétés créoles professant des religions différentes: Dieu. Après avoir pris en compte le plan lexicographique, symbolique, théologique, systémique, et rhizomique, le critique termine son parcours avec des réflexions sur le Dieu de la "Mondialité" de GLISSANT, susceptible d'élargir l'horizon sur un plan prophétique. Aletha STAHL, dans "Enfants de l'Amérique: La citoyenneté dans la presse de Saint-Domingue, 1793" (pp. 115-130), explore le concept de citoyenneté en France et dans les colonies, à l'aide d'un dépouillement d'articles de presse saint-dominguaise; son analyse met en relief le rôle et l'importance des langues française et créole dans la formation de ce

concept. Cet article se veut le point de départ d'une recherche plus vaste qui "pourrait nous aider à mieux comprendre la structuration des injustices qui caractérisent le pays d'aujourd'hui – injustices liées toujours aux questions de citoyenneté, de classe et de langue – afin de contribuer autant qu'on puisse l'envisager, à sa restructuration" (p. 128). Max BÉLAISE dans "Néo-créolisation en Martinique: le rôle des églises pentecôtistes dans le processus d'intégration et d'éducation de la communauté haïtienne" (pp. 245-272) mène une enquête sur la créolitude, cette fusion et altération des créoles haïtien et antillais qui trouve sa naissance au sein des églises pentecôtistes, suite à l'immigration des Haïtiens sur le sol antillais, en l'occurrence de la Martinique. Le processus de création d'une nouvelle langue prend le nom de néo-créolisation et intéresse aussi d'autres niveaux culturels, à savoir la liturgie, la musique, l'éducation, la cuisine. Philippe JOSEPH, dans "Considérations générales sur les environnements biophysiques et les hommes dans les Antilles françaises: les principaux déterminismes des paysages" (pp. 273-290), met en relief les spécificités de la Martinique et de la Guadeloupe par rapport aux autres îles faisant partie des Petites Antilles françaises, en ce qui concerne notamment l'aspect économique et l'aménagement de l'espace. Raphaël CONFIANT s'intéresse à la transformation d'une cérémonie paysanne typiquement française en territoire de la Martinique dans "Du charivari français au 'chalbari' créole à la Martinique" (pp. 169-189). D'autres manifestations culturelles encore sont prises en considération: la danse, les chants, l'architecture: Monique DESROCHES "Créolisation et trajectoires musicales en Martinique" (pp. 131-143); David KHATILE "La Haute-Taille: un paradigme de créolisation culturelle" (pp. 191-213); Appasamy MURUGAIYAN "Chants tamouls aux Antilles: un patrimoine entre écrit et oral" (pp. 215-234); Vincent Huyghues BELROSE "Syncretismes architecturaux dans les Mascareignes du XVII^e au XIX^e siècle" (pp. 145-168).

Je signale également deux études plus spécifiquement littéraires: André CLAVERIE, dans "La créolisation selon Saint-John Perse" (pp. 235-243), en s'appuyant notamment sur *Anabase*, définit le processus de redéfinition identitaire et culturelle intéressant SAINT-JOHN PERSE et se réverbérant sur son esthétique: "le poète d'origine guadeloupéenne, s'impliquant sans se renier dans les espaces géographiques et culturels les plus divers, s'est transmué en Étranger, laissant dans son œuvre un témoignage de cette transaction ontologique à laquelle aucune expérience interculturelle authentique ne peut se soustraire" (p. 235). Dominique AURÉLIA dans "Dislocations textuelles et reconfigurations identitaires dans *Humus* de Fabienne Kanor" (pp. 303-312), qui paraît dans la section "Hors dossier", propose une lecture stylistique et thématique du roman *Humus* (2006) de l'écrivaine antillaise "entre France et Afrique" (p. 303); le critique focalise son analyse sur "la structure épisodique et fragmentaire" (p. 308) de l'œuvre, mais aussi sur les enjeux liés à la race, l'histoire et l'identité des personnages, qui émergent grâce au traite-

ment des thèmes de la corporéité et de l'eau.

Francesca PARABOSCHI

Interculturel Francophonies, n. 22, nov.-déc. 2012

Cette livraison d'*Interculturel Francophonies* – “Tracées de Patrick Chamoiseau” – se propose, sous la direction de Samia KASSAB-CHARFI, de présenter de nouvelles approches de l'œuvre de l'écrivain afin de dépasser celle qui serait l'étiquette contraignante d'“écrivain antillais” qu'on lui applique souvent. Au-delà de l'“Ouverture” et de la “Clôture”, qui présentent des textes plutôt de création que de critique littéraire (Rafik BEN SALAH, “Relire *Texaco*, vingt ans après”, pp. 17-22 et Louis HAUTEFORT, “Réverbères”, pp. 201-230), ce numéro se partage en quatre sections. La première, “Dire l'amour en littérature chamoisienne”, accueille deux essais. Véronique CORINUS (“La fabrique du récit amoureux créole dans *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau”, pp. 25-46) aborde *Solibo Magnifique* comme l'expression du genre du roman d'amour dans le but d'explorer “les possibles d'une esthétique d'un roman d'amour créole à réinventer” (p. 26). *Solibo Magnifique*, en effet, parvient à conjuguer roman policier et roman d'amour et l'habileté de CHAMOISEAU excelle à mélanger et à remodeler, donc, les deux genres, en effaçant “les distinctions génériques traditionnelles, abolissant les frontières entre deux formes paratextuelles” (ce qui correspondrait au récit policier et au récit d'amour, selon CORINUS). En s'appuyant sur l'analyse du système des personnages, le critique montre que coexistent à la fois une physiologie des amours créoles, “une tragique guerre des sexes” (p. 34) ainsi qu'une invitation “à la confusion des genres” (p. 36). Le tout serait à la base de la constitution d'une esthétique qui dépasse enfin tout discours amoureux créole stéréotypé. Les différentes réactions à cela sont très brièvement annoncées: appréciée par l'institution littéraire, le public des lecteurs semble plutôt négatif face à cette nouvelle esthétique. L'examen de “la mise en scène des rapports de sexes et de la sexualité dans *Chronique des sept misères* et *Solibo Magnifique*” (p. 47) est le point de départ de l'article de Jacqueline COUTI, “Le chant du *koké* de Patrick Chamoiseau: rapport des sexes, marquage phallique et politique de négociation culturelle” (pp. 47-64) dont le but est de sonder “la dimension politique du déploiement du sexuel” (p. 48) des deux romans de CHAMOISEAU. Le chant de *koke* apparaît comme “un intertexte créole du libertinage” (p. 49) à partir duquel COUTI s'interroge sur le rapport entre sexualité et pouvoir. Dans les rapports homme/femme, elle analyse en particulier quelques typologies féminines – *fanm cho* (compagne de jeu sexuel), *fanm matador* et *majorine* (femmes fortes qui ont dû “développer diverses stratégies pour subsister”, p. 55), *fanm Poto Mitan* (“la mère, l'épouse ou la compagne légitime”,

p. 59) – qui demeureraient encore souvent en position opprimée.

La deuxième partie (“Chamoiseau et l’autre humanisme créole”) rassemble trois contributions. En se refusant à une analyse textuelle ‘canonique’, Guillaume PIGEARD DE GURBERT (“Les gribouillis de Chamoiseau”, pp. 67-84) choisit d’aborder “la littérature désarmé, en empathie plutôt qu’en vérité” (p. 67). Le texte qui en résulte est, par traits, fascinant, mais d’accès parfois difficile pour le lecteur pour qui la critique littéraire devrait servir avant tout et surtout de pont d’accès vers l’œuvre. Indiscutablement intéressant est l’essai de Maeve MCCUSKER qui focalise les images de la famille békée chez CHAMOISEAU (“L’ennemi intime: la famille békée dans les romans de Patrick Chamoiseau”, pp. 85-98). MCCUSKER montre bien que le béké est une figure “qui hante l’imagination dans l’ère post-esclavagiste” (p. 86) et, à partir d’un *corpus* assez vaste et très attentivement choisi, elle identifie et apprécie celle qui s’avère “une présence fondamentale [...] dans l’imaginaire fictionnel de Chamoiseau” (p. 87). Elle parvient à reconnaître une fragilisation progressive de la figure du béké, à partir de *L’Escalve vieil homme et le Molosse*, même si *Un Dimanche au cachot* semble encore témoigner un certain pouvoir du maître. En particulier, dans ce roman, la famille békée semble tiraillée “entre deux pulsions inadmissibles” (p. 93), l’inceste et le métissage, et le béké devient “un personnage de plus en plus important et de plus en plus complexe” (p. 96). Marlène AUMAND (“La grille, le damier et la toile. Gravitations autour de l’Autre”, pp. 99-112) propose une réflexion, assez dense, sur les différentes trames qu’elle reconnaît dans l’écriture de CHAMOISEAU et qu’elle identifie respectivement en ayant recours aux images de la grille, du damier et de la toile.

“Marronnages du récit et subversions de la parole”, troisième volet de cette livraison, rassemble quatre contributions. Christy WAMPOLE (“Patrick Chamoiseau et l’élan essayistique”, pp. 115-127) sonde l’esprit essayistique de CHAMOISEAU. À partir surtout de ce que l’écrivain définit comme sa ‘Sentimenthèque’, elle focalise un certain nombre de situations qui pourraient se rapprocher au domaine des palimpsestes. De là, le surgissement avant tout de MONTAIGNE ou plus correctement, comme il aurait fallu dire, de la lecture chamoisienne de MONTAIGNE. CHAMOISEAU semble surtout fasciné par “la plasticité” (p. 123) du genre de l’essai qui favorise, en général, “l’humilité et les méditations du sujet observateur dans un monde sans certitudes” (p. 124). Lorna MILNE dirige son intérêt vers la production plus récente de CHAMOISEAU et analyse les différentes mises en abyme exploitées par le romancier: “Patrick Chamoiseau, mise en abyme et ‘diffraction’” (pp. 129-141). En particulier, MILNE étudie, de manière fort convaincante, *Un Dimanche au cachot* – qui se révèle ainsi un ouvrage-charnière fondamental dans la production chamoisienne pour ce qui est de l’interrogation sur l’écrivain – où “les ‘je’ narrateurs [...], en se renvoyant, se démultiplient sans cesse en d’autres ‘je’” (p. 134), par un système complexe de mises en abyme spéculaires (au sens de DÄLLENBACH) “et plus précisément *diffractrices*” (*Ibid.*). Lorna

MILNE démontre aussi que, loin d'être un choix purement formel, la diffraction affecte toute la portée du roman: elle "oblige l'imagination à une ouverture à la fois plus large et plus structurée" (p. 136). *L'Esclave vieil homme et le Molosse* aussi serait, d'après Raouf MEDELGI ("L'éloquence du silence: vers le récit de la genèse", pp. 143-156, y compris un petit entretien avec le romancier), "un tournant dans l'écriture chamoisienne" (p. 143) pour ce qui concerne l'éloquence du silence, aspect de CHAMOISEAU fort peu étudié, entamé, ici, par le critique. C'est sur *L'Empreinte à Crusoé* que focalise son attention le dernier article de cette section: "De l'Emprunt à *L'Empreinte*: naissance de l'artiste selon Chamoiseau" (pp. 157-167) de Samia KASSAB-CHARFI. Le critique analyse cette singulière réécriture du roman de DEFOE comme la mise en évidence de la naissance de l'artiste. La lecture de KASSA-CHARFI des nombreux rappels intertextuels (DEFOE, TOURNIER, SAINT-JOHN PERSE, COETZEE) interroge ces empreintes textuelles sur leur fonction dans un roman qui "supplée à l'absence de genèse dans la culture antillaise" (p. 164) et se pose comme "une étape entre l'Emprunte ancienne et la future qui se prépare" (p. 166).

Le dernier volet porte sur la présence de l'animal dans l'œuvre de CHAMOISEAU: "Animalité et sens du monde". Jean-Louis CORNILLE ("De 'Chamoiseau' aux 'oiseaux de Cham': l'auteur retourne", pp. 171-181) nous introduit dans l'univers des oiseaux qui domine dans *Les Neuf consciences du Malfini*. Dans cette fable qui, d'après le critique, "se prête à toutes sortes d'interprétations allégoriques" (p. 176), on retrouve encore le thème de la relation à autrui, même si les humains y sont presque totalement absents. Et c'est à la figure du molosse que consacre son attention Annabelle MARIE dans "Donner sa langue au chien. Traques critiques de la figure du molosse dans *L'Esclave vieil homme et le Molosse* de P. Chamoiseau" (pp. 183-197). MARIE relève d'abord que, dans ce récit, CHAMOISEAU – en mettant en scène la chasse à l'homme noir – a "levé le voile sur l'un des non-dits majeurs de la littérature antillaise" (p. 186). Elle établit surtout, par la suite, une analogie audacieuse entre l'image du molosse qui est à la chasse de l'esclave et la langue française vis-à-vis de la langue créole qu'elle parvient à rejoindre, mais pour établir une alliance avec elle.

Marco MODENESI